



## NOTE DE LECTURE

Cilas KEMEDJIO, *Mongo Beti – Le combattant fatigué.*  
*Une biographie intellectuelle.*

Berlin, Lit VERLAG, coll. « Littératures et cultures francophones hors d'Europe »,  
n° 7, 2013, 429 p.

**M**ongo Beti – *Le combattant fatigué* est un résumé-analyse de la vie de Mongo Beti, de son vrai nom Alexandre Biyidi Awala, écrivain-militant de la lutte anticolonialiste de la première heure. Comme l'indique le sous-titre, cette biographie est un savant mélange des éléments de sa vie pour éclairer son activité intellectuelle et vice-versa. L'auteur, Cilas Kemedjio dans cet ensemble volumineux de 429 pages divisées en deux parties, restitue le parcours de celui qui était considéré comme la figure de proue des « radicaux noirs de la langue française » (P, 58). Cet itinéraire tortueux, Kemedjio le juge riche en enseignements, et souligne les nombreuses embûches qui ont jalonné le chemin de Mongo Beti, contraint à un exil de trente-deux ans et qui meurt le 7 octobre 2011, à 23 h 45, dans le pays pour lequel il s'est battu toute sa vie : le Cameroun. Le combat a été long et éreintant pour cet homme qui s'est à maintes reprises fourvoyé, dépensant en vain le peu d'énergie qu'il aurait pu consacrer à ce qui était son rêve : l'édification d'une « Cité Parfaite » (P, 15).

Ce livre reconstitue la rencontre avec le célèbre écrivain. Comme tous les jeunes de sa génération, Cilas Kemedjio était fasciné par l'auteur de *Ville Cruelle*. Il a eu le privilège de le découvrir à travers son œuvre puis en personne. Il a ainsi pu le côtoyer comme étudiant ; enseignant et critique de littérature africaine. Aussi, estime-t-il légitime de lui rendre hommage. Cet ouvrage a pour but de questionner les tactiques et techniques de l'entreprise de dissidence de Mongo Beti, d'interroger les stratégies de résistance déployées, avec la volonté de rétablir « la souveraineté de l'écriture » (P, 43) de Mongo Beti qui semble avoir été supplantée par son militantisme. En restaurant notamment la « banalité existentielle » (P, 16) qui est un des traits importants de ses textes de fiction. Pour atteindre ces objectifs, Cilas Kemedjio examine d'abord « Mongo Beti et sa communauté de pensée » (Première Partie : P, 63-228), il revient par la suite sur ce qu'il appelle « Les mésaventures du brillant élève de l'école coloniale » (Seconde Partie : P, 229-372).

Il soulève le rejet par l'écrivain-dissident de toute communauté fondée sur des bases ethniques ou consanguines. Chose rare en postcolonie et plus particulièrement dans le pays de naissance du

romancier où la famille et la tribu passent avant toute chose. La « communauté de pensée » (Chapitre 3 – P, 137) de Mongo Beti se recrute au sein de sa génération, se fait et se défait au gré des combats qu'il mène. Ses compagnons vivent, la plupart du temps, soit en exil soit dans la clandestinité. Ce qui pousse le critique à les regrouper sous la désignation « communauté de contraintes » (P, 163). Toujours est-il que le drame de Mongo Beti reste sa « condition allogène » (P, 5), c'est-à-dire le sentiment d'être étranger, où qu'il se trouve, y compris au Cameroun son pays natal. « [II] vit le drame de Meka, personnage du *Vieux nègre et de la médaille* qui est incapable de s'orienter dans la ville européenne. Il assume le statut de l'Africain à Paris selon la fable de Dadié. La *Ville Cruelle*, interdite aux indigènes, ne leur accorde des laissez-passer que dans la stricte limite des rôles subalternes. » (P, 81)

Selon Kemedjio la vie de Mongo Beti a été négativement influencée par « la fatalité historique » (P, 15) à laquelle il s'affrontait. Ce qui l'a tout d'abord éloigné de sa cellule familiale, dès son très jeune âge, lorsqu'il doit aller à l'école coloniale. Ensuite, le départ forcé pour la France et le combat qu'il engage contre le pouvoir néocolonial du régime d'Ahmadou Ahidjo (P, 110) l'isole encore davantage de sa mère qu'il ne reverra qu'en rentrant définitivement au Cameroun, trente-deux ans plus tard. Dans l'hexagone, il fait aussi face à ce que le biographe nomme le « lobby négrier » (P, 105) qui veut s'opposer à son mariage avec sa compagne Odile Tobner, de nationalité française. Enfin, l'apôtre de la dissidence subit les foudres du proviseur du lycée dans lequel il enseigne et celles de l'administration française. Ainsi, le « matricide symbolique » (P, 71) et les hostilités auxquelles il se heurte auront pour conséquence de le fragiliser, le plongeant dans un « tourment irrésolu » (P, 43) qui l'épuise. La « condition allogène » (P, 5), ce sentiment d'étrangeté permanent, sera à l'origine de bien des désagréments à son retour d'exil, en témoigne l'ostracisme dont il fait l'objet chez nombre de ses concitoyens qui le considèrent comme « un touriste français en visite au Cameroun » (P, 11). Pour Kemedjio, « c'est l'idéologie acquise avec l'enseignement colonial qui empêche les personnages, et par extension l'auteur lui-même, de passer du moment anticolonial au moment postcolonial » (P, 97) et par conséquent d'errer tel Meka dans la cité imparfaite qu'il a voulu changer au péril même de sa vie.

La publication de *Main basse sur le Cameroun. Autopsie d'une décolonisation*, son interdiction et sa saisie par les autorités françaises provoquent un tollé général et affectent profondément Mongo Beti. Toutefois, cette « Affaire » (P, 110) aura eu l'avantage de lui attirer quelques amis en dépit des efforts qu'elle aura exigés, générant la création de la revue *PNPA (Peuples Noirs Peuples Africains)* des « radicaux Noirs de langue française » (P, 165) ; et à terme, l'ouverture de Mongo Beti à un public plus large. Ce qu'il n'avait jusque-là eu ni avec ses romans, ni même avec la revue. Cette opportunité lui est offerte par Pius Njawé — grâce à son journal, *Le Messager* — à qui il rendra un vibrant éloge après maintes brouilles. Cependant et comme le constate Kemedjio, « la liquidation judiciaire de *PNPA* » (P, 198) peut s'interpréter comme « un triomphe de la persécution ou [...] un essoufflement des combats » (P, 219).

L'auteur entame « Les mésaventures du *brillant élève de l'école coloniale* » avec un chapitre au titre assez significatif, « la Stratégie de l'expert : la malédiction du coopérant dans la pensée de Mongo Beti » (P, 231) et ce qui suit est une analyse des relations qui se sont tissées entre la France et ses anciennes colonies au lendemain de la décolonisation. Avec le coopérant, la métropole part sans partir, et il contribue à l'exclusion des cadres nationaux. On assiste à l'émergence de la figure du colonisé inapte dont l'incompétence provient justement de la présence de cet « assistant technique » (P, 232) qui, « au moment de l'indépendance, devient ainsi la marque la plus visible de cette irresponsabilité technique programmée sous la colonisation » (P, 262). Le fait qu'il soit sur les lieux prouve non seulement la faillite de l'entreprise de décolonisation, mais incite les intellectuels nationaux à poser des questions et à s'efforcer de transformer la situation dans leur pays respectif.

Mongo Beti devient « Eza boto », un « aliéné dans la ville des autres » (P, 82). Comme il lui est difficile de s'accommoder des réalités de son terroir, il se retrouve fuyant sans cesse les siens et demandant le secours de ceux-là mêmes qui l'ont dépouillé de son identité originelle. C'est ainsi que se justifie la représentation récurrente du blanc métropolitain « délégué de la grâce providentielle » (P, 338) dans l'imaginaire du colonisé et même du sujet postcolonial. Il investit l'œuvre de Mongo Beti et remet à l'ordre du jour la fameuse distinction déjà établie par Memmi entre le bon et le mauvais colonisateur, ou encore ici la dichotomie « métropole-paradis »/« colonie-enfer » (P, 298). Ces mythologies colonialistes, dit Cilas Kemedjio, font ressortir les limites d'une pensée et d'une démarche militante piégée par « le mirage du Justicier » (P, 283). Attitude qui finalement prive les intellectuels postcoloniaux de prendre en main les destins de leurs pays. Cette absence d'initiative relève du comportement passif que les stéréotypes colonialistes attribuent aux colonisés. L'urgence est donc à l'action, c'est pourquoi l'auteur prône « une stratégie post-impériale » et un nouvel « imaginaire postcolonial » qui passe par « la reddition des Anciens combattants » (P, 339).

Si l'état colonial était un univers sans justice où « La solution transactionnelle » (P, 308) prévalait, il a facilité les « Indocilités retardataires et les profusions groupusculaires » (P, 322) qui ont trouvé leur messie dans le « Justicier » Blanc. Il faut donc une refonte des États dans la mesure où « l'État post indépendant s'avère [...] incapable de dépasser les contradictions héritées des approches divergentes de la question coloniale – et par conséquent de la décolonisation – pour s'affirmer comme le lieu de résolution des tensions entre lui et ses contradicteurs. » (P, 355) L'auteur voit dans la mondialisation une solution salvatrice, proposant une alternative tant sur le plan politique que pour la littérature africaine. L'abolition des identités allogènes permettrait à tous de se sentir partout chez soi. Car, si Mongo Beti s'est exténué en cours de route, c'est en grande partie à cause des batailles livrées pour se départir de son « allogénie » (P, 95). En conclusion et pour céder le dernier mot à Cilas Kemedjio : « la condition allogène est aussi notre condition, pas seulement celle de Mongo Beti, et c'est en cela que le récit de la mondialisation nous interpelle » (372).

Gérard KEUBEUNG

UNIVERSITY OF TENNESSEE-KNOXVILLE, USA.

**La Tortue Verte**

Revue en ligne des Littératures Francophones  
[www.latortueverte.com](http://www.latortueverte.com)